

La fée présenta ensuite à Pétaud trois princes et trois princesses qui lui étaient inconnus, et proposa leur mariage avec ses six enfants. Le roi et la reine y consentirent sur-le-champ; tous ceux qui étaient présents applaudirent au choix de la fée, et les députés proclamèrent Cadichon et Féliciane leur roi et leur reine.

Les sept mariages furent célébrés d'une manière digne de la sagesse de Judicieuse. Cadichon donna lui-même à chacun de ses frères et de ses beaux-frères un des grands gouvernements de son royaume, et les sept princes partirent avec leurs épouses, accompagnés des deux fées, qui ne les quittèrent que lorsqu'ils furent arrivés chacun dans leur capitale. Le roi Pétaud et la reine Gillette, lassés des ennuis de la grandeur, finirent leurs jours près de leurs enfants, au sein d'une douce retraite.

## LA LAMPE MYSTÉRIEUSE



Un vieux derviche, vénéré dans tout l'Orient par la sainteté de sa vie, s'étant mis en route pour aller visiter à la Mecque le tombeau de Mahomet, tomba malade chez une pauvre veuve qui habitait un faubourg de Balsora.

Il fut si touché des soins et du zèle avec lesquels il avait été secouru, qu'au moment de son départ il lui dit :

— J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule, mais que vous n'avez pas de quoi subvenir à l'éducation de votre fils Abdallah; si vous voulez me le confier, je ferai mon possible pour reconnaître, en lui assurant un sort, les obligations que j'ai contractées envers vous.



La bonne femme reçut cette proposition avec joie, et le derviche partit avec le jeune homme, en l'avertissant qu'ils allaient faire un voyage qui durerait près de deux ans.

En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes instructions, le sauva d'une maladie mortelle dont il fut attaqué; enfin il en prit autant de soins que s'il eût été son propre fils. Abdallah lui témoigna cent fois combien il était reconnaissant de ses bontés; mais le vieillard lui disait toujours :

— Mon fils, c'est par les actions que la reconnaissance se prouve : nous verrons en temps et lieu.

Ils se trouvèrent un jour, en continuant leur voyage, dans un endroit écarté, et le derviche dit à Abdallah :

— Mon fils, nous voilà au terme de notre course; je vais prier pour obtenir du ciel que la terre s'ouvre et qu'il soit fait une ouverture qui te permette d'entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands trésors que le monde renferme dans son sein. Aurais-tu bien le courage de descendre dans ce souterrain?

Abdallah lui jura qu'il pouvait compter sur son obéissance et sur son zèle.

Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jeta certains parfums; il lut et pria quelques moments. La terre s'entr'ouvrit, et le derviche dit à Abdallah :

— Tu peux entrer, mon enfant; songe qu'il dépend de toi de me rendre un grand service, et que voilà peut-être la seule occasion de me témoigner que tu n'es pas ingrat; ne te laisse point éblouir par toutes les richesses que tu

vas rencontrer; ne pense qu'à te saisir d'une lampe de fer à douze branches que tu trouveras près d'une porte, et viens aussitôt me l'apporter.

Abdallah promit tout, et descendit plein de confiance dans le souterrain; mais oubliant ce qui lui avait été si expressément recommandé, il se mit à remplir ses vêtements d'or et de pierreries dont le souterrain renfermait des amas prodigieux. Il eut cependant la présence d'esprit de se saisir de la lampe de fer que le derviche lui avait ordonné d'apporter; mais quand il revint à l'issue du souterrain, elle se trouvait fermée.

Dans cette affreuse situation, Abdallah ne s'abandonna point au désespoir, et ne pensant qu'aux moyens de sortir d'un lieu qui pouvait devenir son tombeau, il comprit que le souterrain ne s'était refermé que parce qu'il avait négligé d'obéir aux recommandations du derviche; il se rappela les bienfaits dont il en avait été comblé, se reprocha vivement son ingratitude, et finit par s'humilier devant Dieu.

Après beaucoup de peines et d'inquiétudes, il fut enfin assez heureux pour trouver un passage étroit qui le fit sortir de cette caverne obscure. Ce ne fut à la vérité qu'après l'avoir parcouru un assez long espace de temps, qu'il aperçut une petite ouverture, couverte de ronces et d'épines, par laquelle il revint à la lumière.

Il regarda de tous côtés, pour voir s'il n'apercevrait point le derviche: il voulait lui remettre la lampe de fer et retourner dans son pays, car il se trouvait assez riche de ce



qu'il avait pris des trésors du souterrain, pour se passer désormais de sa protection.



Ne voyant personne et ne reconnaissant pas les lieux qui l'environnaient, il marcha pendant quelque temps au hasard, et fut très étonné de se trouver tout-à-coup auprès de la maison de sa mère dont il se croyait éloigné. Celle-ci lui demanda d'abord des nouvelles du saint derviche. Abdallah lui conta naïvement ce qui lui était arrivé, et les dangers qu'il avait courus; ensuite il lui montra les richesses qu'il avait rapportées du souterrain. Sa mère conclut, en les voyant, que le derviche avait voulu seulement faire l'épreuve de son courage et de son obéissance, et qu'il fallait profiter du bonheur que la fortune lui avait offert, ajoutant que telle était sans doute l'intention de son bien-

faiteur. Pendant qu'ils contemplaient avec avidité ces trésors, et qu'ils faisaient mille projets, tout s'évanouit à leurs yeux.

Ce fut alors qu'Abdallah se reprocha son ingratitude et sa désobéissance. En voyant que la lampe de fer avait résisté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que mérite quiconque n'exécute pas ce qu'il a promis, il dit en se prosternant :

— Ce qui m'arrive est juste; j'ai perdu ce que je n'avais pas envie de rendre, et la lampe que je voulais remettre au derviche m'est restée; c'est une preuve qu'elle lui appartient légitimement, et que le reste était mal acquis.

En achevant ces mots, Abdallah plaça la lampe de fer sur un meuble au milieu de la chambre.

Quand la nuit fut venue, sans y faire aucune réflexion, il versa dans un bec de la lampe l'huile qui devait éclairer le logis et l'alluma. Aussitôt, il vit paraître un derviche qui tourna pendant une heure et disparut après lui avoir jeté une pièce d'argent. La lampe avait douze branches. Abdallah, qui fut occupé tout le jour suivant de ce qu'il avait vu la veille, voulut juger de ce qui pourrait arriver le lendemain, s'il versait de l'huile dans chaque bec de la lampe; il le fit, et douze derviches parurent successivement, et tournèrent pendant une heure, puis s'évanouirent, après lui avoir jeté chacun une pièce d'argent.

Abdallah répéta tous les jours cette même expérience, et chaque fois elle eut le même succès; mais il ne put





jamais la faire qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique que jetaient les douze derviches était suffisante pour le faire vivre avec sa mère dans une certaine aisance, car, pendant longtemps, ils n'en avaient pas

désiré davantage pour être heureux ; mais elle n'était pas assez considérable pour changer avantageusement leur fortune. C'est toujours avec danger que l'imagination se repaît de l'idée des richesses : la vue de ce qu'ils avaient cru posséder, les projets qu'ils avaient formés sur l'emploi qu'ils en feraient, avaient laissé des traces si profondes dans l'esprit d'Abdallah, que rien ne les pouvait effacer. Aussi, voyant le peu d'avantage qu'il retirait de la lampe de fer, il prit le parti de la porter au derviche, dans l'espérance qu'il pourrait obtenir en échange le trésor qu'il avait vu dans le souterrain, ou du moins retrouver par sa protection les richesses qui s'étaient évanouies à ses yeux.

Il était assez heureux pour avoir gardé, dans sa mémoire, le nom du derviche et celui de la ville qu'il habitait. Il se mit donc en route pour aller à Magrebi, emportant avec lui la lampe merveilleuse qui lui fournissait tous les soirs de quoi vivre pour le lendemain, sans avoir besoin de recourir à l'hospitalité d'autrui.

En arrivant à Magrebi, son premier soin fut de demander à quel couvent ou dans quelle maison de la ville demeurerait le derviche Abounadar.

Ce saint homme était si généralement connu, que son logis fut indiqué par le premier passant auquel Abdallah s'était adressé. Il s'y rendit sans délai, et trouva cinquante portiers occupés à la garde de sa maison ; ils avaient chacun une canne à pomme d'or pour marque de leur office. Les cours de cette habitation étaient remplies d'esclaves, et ornées de statues et de fontaines comme un palais.